

Endormis

Auteur **Izabella Pluta**

Dans le nouveau spectacle de Jean Lambert-wild, l'espace et le temps se mêlent, deviennent simultanés, obsessionnellement répétitifs. Ses héros, deux couples jumeaux, vivent une tragédie digne de Shakespeare.

Jean Lambert-wild est un metteur en scène français de la génération d'une quarantaine d'années aujourd'hui. Il a appris le métier du théâtre en étant l'assistant de Michel Dubois, Philippe Goyard ou encore de Mathias Langhoff. Ayant suivi des études de philosophie, il est auteur de textes, poète, dessinateur, l'homme du théâtre au sens propre du terme, qui transforme la scène contemporaine en un endroit de réflexion sur les dilemmes de l'individu et de la société contemporains. Il a déjà créé seize spectacles et a publié neuf livres. Il met en scène lui-même certains de ses textes, comme par exemple *Crise de nerfs – Parlez-moi d'amour* (2004) ou encore *La Mort d'Adam* (2010). L'un des thèmes de son travail artistique est l'examen des frontières du théâtre et l'expérimentation avec de nouvelles technologies. Dans son spectacle *Orgia* (2001), par exemple, il a utilisé des capteurs physiologiques qui, réagissant à l'état psychosomatique des comédiens, faisaient se constituer des images oniriques du fond de l'océan. C'était l'un des spectacles les plus décisifs pour l'esthétique scénique recourant à la technologie numérique.

La nouvelle création *War Sweet War* est une continuation de la fascination du corps que Lambert-wild approche déjà avec *Recours aux forêts* de 2009. Dans une histoire dont la durée ne dépasse pas une heure, il s'interroge sur la violence, la guerre, le chaos, la destruction, la souffrance et la mort qui se jouent dans un foyer familial. Pour ce spectacle, que Lambert-wild co-signe avec Jean-Luc Therminarias, Stéphane Blanquet et Juha Marsalo, il s'est inspiré d'un fait divers désespérément dramatique : un jeune couple tue ses enfants et se suicide ensuite. Le metteur en scène ne cherche pas les causes de cette tragédie ni ne la reconstruit sur la scène. Il est également loin de chercher à épater le spectateur avec le crime dans sa crudité réaliste et refuse ainsi un théâtre documentaire. Lambert-wild propose plutôt une histoire muette construite autour de cet événement dans laquelle la cruauté et la souffrance sont exprimées à travers une explosion expressive du corps. Cette tragédie familiale, l'une parmi plusieurs présentées déjà par les médias, est pour lui l'effet du virus de la guerre. Il est omniprésent et s'abrite tout près de nous et en nous-mêmes. Il nous paralyse et provoque notre peur, ce qui fait émerger des réactions

humaines extrêmes et imprévisibles. « Demain la guerre se construira une nouvelle demeure au milieu de nos meubles. Elle habitera chez nous sans trop de bruit ni trop de sang », constate Lambert-wild.

Les héros véritables de cette histoire sont quatre personnages, deux couples jumeaux incarnés par les danseurs (Pierre et Charles Pietri) et danseuses (Olga et Elena Budaeva) qui en réalité sont des véritables jumeaux et jumelles. Soulignons qu'il n'y a pas de personnages d'enfants dans le spectacle. Leur présence est marquée par une *voix off* car nous entendons leurs rires. L'identique et la répétitivité sont alors deux motifs principaux du spectacle. Nous l'observons non seulement à travers le physique des danseurs mais également dans la scénographie qui est présentée au spectateur dès son entrée dans la salle. L'aire de jeu est constituée de deux étages qui, à l'instar d'une maison de poupée, dévoilent les mêmes appartements. L'identique n'est pas reconnu immédiatement puisque, au début, les appartements donnent l'impression de se ressembler seulement : on voit une cuisine blanche et moderne ainsi qu'un grand salon avec une tapisserie rayée. Tout est simple et fonctionnel ici, on dirait l'appartement d'un jeune couple bien installé. Le scénographe, Stéphane Blanquet, qui a conçu cet espace a traduit l'idée de l'identique d'abord dans un déplacement temporel : les chambres du premier étage, propres et entretenues, contrastent avec l'appartement du rez-de-chaussée qui est démolí et dégouline de goudron noir. On peut supposer que nous regardons sur scène les mêmes domiciles mais dans des périodes temporelles différentes. Ce bond dans le temps introduit alors déjà la tragédie.

Le spectacle commence par une scène où nous voyons un homme assis sur une chaise, son corps est agité et convulsif. Barbouillé de couleur noire, il regarde le public avec des yeux à peine visibles. Il est abattu. Il est assis dans un appartement au rez-de-chaussée, celui qui est démolí et où le liquide noir coule des murs. La *voix off* féminine annonce la catastrophe et cela avec une intonation calme, ressemblant à la voix électronique des systèmes de navigation : « la guerre est là », « la guerre sera votre réalité ». Maintenant, l'action se déplace au premier étage. Soudainement, nous nous trouvons dans un

Scènes étrangères

appartement propre et plein de vie dont le salon est décoré par une inscription emblématique *Home Sweet Home*. Une porte à moitié ouverte nous permet d'entendre le rire des enfants. On ne voit que deux parents qui les font rire en prenant des poses comiques, avec des masques amusants sur leurs visages. C'est cet espace fragmentaire, à moitié visible derrière la porte mi-ouverte, qui apparaît comme l'espace de la vie dans cette vision du drame. L'histoire continue : la femme-mère entre dans la cuisine et prépare le gâteau d'anniversaire. Nous observons avec l'effroi qu'elle remplit une seringue et l'injecte dans cette tarte pleine de couleurs. Son geste clair et lisible contraste avec son énergie qui est visiblement perturbée, marquée par une nervosité quasi convulsive. On ressent ici une hésitation. Un dilemme profond, insoluble s'instaure entre un amour maternel et ce quelque chose d'innommable dont la force pousse la femme au crime. Le gâteau d'anniversaire est enfin servi. Il n'est pas nécessaire d'en dire plus. Les rires des enfants s'éteignent et la scène est envahie par un silence. Un silence lourd qui pèse le vide, la disparition, l'absence. L'homme-père enlève l'inscription *Homme Sweet Home*...

A partir de ce moment-là, le couple s'enfonce dans une folie. Il essaie de nettoyer les traces du meurtre de la chambre. L'homme et la femme se fixent sur cette action en accumulant dans la cuisine un nombre impressionnant de seaux. Des seaux blancs qu'ils remplissent de goudron noir. Encore et encore... Comme jadis faisait une Lady Macbeth qui lavait obsessionnellement ses mains marquées par le sang pour toujours. Les gestes frénétiques du père et de la mère commencent ainsi à *parler*, à *crier*. Ils composent des configurations chorégraphiques aussi bien que le théâtre du corps et du geste.

Bientôt le second couple entre sur scène. Le dialogue corporel se crée alors entre les mariés mais également entre les femmes et les hommes uniquement. Le fait d'introduire les couples jumeaux dans l'histoire touche la problématique identitaire et surtout la diffraction de l'identité des personnages ainsi que leur désintégration psychologique. Chacun a son propre double qui semble émerger de la sphère de l'Ombre dans le sens psychanalytique. Nous pouvons les associer également à la figure du zombie, à un mort-vivant qui erre encore sur la terre des hommes (l'image chère au metteur en scène). A l'instar du purgatoire dantesque, les personnages transposent ainsi l'entre-deux-mondes, celui entre la vie et la mort, qui ne rend possible ni le départ ni la renaissance.

Finalement, le couple du premier étage mange des morceaux du gâteau empoisonné. Ce geste désespéré, marqué par une hésitation et une lutte intérieure, joint ici la convulsion de la mort. Même si les mariés décident de mettre fin à leur vie, nous les voyons toujours sur scène dans les interactions avec le second couple identique. Nous ne distinguons plus le temps de l'histoire ni des indices spatiales, car ils s'entremêlent, deviennent simultanés, importunément répétitifs. Les protagonistes s'agitent dans une agonie sans fin.

« Je cherche de la danse pure qui se base très simplement sur le corps, sur le fait d'être vivant, d'être de la matière », avoue Juha Marsalo, chorégraphe de ce spectacle. Ici, le mouvement corporel n'est pas une illustration de la parole même s'il en est sorti, puisque Lambert-wild verbalise toujours précisément sa vision du spectacle durant les répétitions. Néanmoins, un geste peut avoir l'énergie d'un mot, opérer à travers une ellipse ou encore condenser le message. Par moment, la chorégraphie que Marsalo situe dans son propre style de l'*Open Dance*, fait penser aux travaux de Pina Bausch ou encore d'Alain Platel, et cela au niveau du travail avec l'énergie du corps. Soulignons que, chez Marsalo, l'énergie est canalisée encore différemment, car son point de départ et celui d'arrivée sont plus le théâtre que la danse. On aurait envie de dire que le chorégraphe travaille surtout le corps scénique en s'approchant du théâtre performatif tel que définit par Josette Féral.

Le mouvement dans ce spectacle est originalement accompagné par l'univers sonore, créé par Jean-Luc Therminarias. Il propose une audio-sphère composée de rythmes pulsateurs, de murmures et de voix. Ce compositeur est un collaborateur fidèle de Lambert-wild depuis des années, ce qu'on ressent sur le plan de cette mise en scène équilibrée qui se présente non seulement comme pluridisciplinaire mais également comme multivocale. Le son est souvent placé ici dans une fonction narrative.

Le spectacle s'éclipse avec la même scène qui constituait son prologue : un homme couvert de goudron est assis sur une chaise et son corps est agité par des frissons convulsifs. Il se trouve au rez-de-chaussée démolie, là où nous l'avons vu au début de la pièce. Est-ce le même homme ou plutôt son double ? On ne sait pas, les deux étages présentent maintenant le même état de chaos. En effet, une fois encore le virus de la guerre a endormi la vigilance de ses habitants et a anéanti leur espace domestique.

Scènes étrangères

Le Volcan Maritime, le Havre

War Sweet War

Mise en scène : Jean Lambert-wild en collaboration avec Jean-Luc Therminarias, Stéphane Blanquet et Juha Marsalo.

Création : février 2012 à la Comédie de Caen – Centre Dramatique National de Normandie

[Traduit du polonais par Izabella Pluta]



War Sweet War, Phot. ©Comédie de Caen

Le texte original a été publié en polonais dans le « Teatr », la revue mensuelle consacrée au théâtre (www.teatr-pismo.pl). La référence bibliographique de cet article est la suivante :

Izabella Pluta, « Uśpieni », *Teatr*, janvier, 2013, pp. 74-75.

Voir également: www.izabellapluta.com

